

♥ Récits ♥ de ♥ Jardiniers ♥



Une exposition réalisée par l'association
« **Mosaïque, des Hommes et des Jardins** »

À partir des interviews effectués à l'été 2018
auprès des habitants de la Résidence Séniors
« **Le Pré Fleuri** ».

Avec l'aide précieuse de nos deux volontaires en service civique,
Léa GUILLOT et Léa PUY.



Carmeline Ferrasse



Carmeline, ou Carmen comme elle préfère qu'on la nomme, a l'attitude et l'accent chantants et chaleureux, comme son portrait souriant le laisse penser. Elle nous a, avec ce récit, fait généreusement voyager dans les vastes jardins qu'elle a connus enfant, en Espagne.

« J'habitais à Ayna, dans la province d'Albacete, en Espagne. On avait plusieurs jardins près de la maison, où l'on pouvait aller à pied. Au moins quatre, dans mon souvenir : un près de la rivière, un dans la montagne, et d'autres... C'était mon père qui s'en occupait. Avec ma mère, on ramassait les fruits : on avait des figuiers, pêchers, pruniers, oliviers, abricotiers, pommiers, poiriers, noyers... Au moins une dizaine de chaque ! Des vignes aussi, qui nous permettaient de produire notre vin. Avec les olives, on faisait de l'huile pour l'année.

Au potager, on avait des courges, des tomates, haricots verts, courgettes, salades, navets, artichauts, choux, carottes, oignons, poireaux, petits-pois, aubergines, fraises, beaucoup de patates et de maïs, et du blé... on avait tout ! C'était de grands jardins, capables de nous nourrir toute l'année. On vendait notre huile d'olive, mais pas nos légumes : on les donnait, plutôt. J'ai toujours mangé les légumes du potager familial, cultivés en bio. Je n'ai jamais eu à en acheter.

Dans la montagne, on n'avait pas vraiment besoin d'arroser : la pluie suffisait. A côté de la rivière, on avait un système d'irrigation. Il y avait une ambiance boisée autour des jardins : des pins, des tilleuls et autres espèces... On ramassait des plantes - qui ne poussent pas en France et dont je ne connais que le nom espagnol - avec lesquelles on fabriquait des espadrilles, à la main. On les ramassait, les faisait sécher, puis on les humidifiait et on se lançait dans la fabrication. A douze ou treize ans, j'apprenais encore, parfois je faisais des bêtises... Une fois, je me souviens avoir raté l'espadrille en inversant l'avant et l'arrière : mon père m'a tiré les oreilles ! Ces sandales étaient longues et chères à fabriquer, mais elles me duraient dix ans.

Après mon mariage, j'ai vécu à Carcassonne. Mon père est resté avec moi, et continuait d'entretenir notre petit potager : c'était encore son rayon ! Ça a même été son métier : il jardinait chez les autres en parallèle. Avec mon mari, nous randonnions beaucoup, en France et à l'étranger... J'aime la nature, je suis naturelle en tout ! (rires). Je profite d'être dehors le plus souvent possible.

Ce sont de bons souvenirs... J'étais jeune, je cueillais et mangeais directement les beaux légumes frais... J'escaladais souvent les arbres pour aller cueillir des figues. Aujourd'hui, le parfum et le goût des fruits ont changé : je les trouve moins goûteux. Les légumes et fruits bio sont en général meilleurs, plus sucrés : je suis fidèle aux producteurs que je connais, pour être sûre d'avoir de bons produits. Je m'en sors comme ça ! »



Caroline ferrigno



Timide à entamer son récit,
Caroline pensait au départ
n'avoir pas une expérience de jardinage
assez riche
pour être partagée.
Grande coquette
aimant regarder la terre de loin,
elle nous a pourtant
livré le récit qui suit,
à mi-chemin
entre Montpellier et Alger..

« *à où je suis née, en Italie, mes grands-parents avaient un magnifique jardin. Je me souviens de sa structure en forme d'escaliers, ainsi que des citronniers, orangers et figuiers qui le parsemaient.* »

Les légumes, tout comme les pieds de vigne, étaient entretenus par mes grands-parents. Ils y passaient leurs journées entières ! Je les voyais le soir lorsqu'ils rentraient. Étant petite, je n'ai pas eu l'occasion d'y travailler, et mes grands-parents ont fini plus tard par vendre la maison et le jardin. J'ai ensuite déménagé à Alger, en pleine ville et en appartement : un jardin n'était pas envisageable.

Ce n'est que lorsque je me suis mariée que j'ai à nouveau eu un terrain à cultiver. Dans les Hauts de Massane, à Montpellier, la terre était sèche et remplie de cailloux ! Mon mari a travaillé d'arrache-pied pour extraire des quantités de pierres qui rendaient le jardinage et l'installation de notre piscine difficiles...

Ce jardin était ornemental et décoratif : nous y avons planté quelques fleurs et plantes grasses adaptées au climat méditerranéen. Je l'aimais bien, il était très esthétique. Mais le jardinage, c'était le loisir de mon mari, pas le mien ! J'ai tenu pendant quinze ans une boutique de prêt-à-porter en ville, j'étais toujours sur mon 31, propre, je n'aimais donc pas me salir les mains avec de la terre... Dans ce contexte, pas de jardinage possible ! »



Christiane Scortesse



De son bel accent,
Christiane
nous a raconté
le jardin de son enfance,
nous enseignant par la même occasion
un bout de géographie française,
en décrivant
ses Landes natales...
Echange riche en rires
et sourires !

« Le jardin de mon enfance, ce sont mes parents qui le tenaient. C'était un grand jardin, avec beaucoup d'arbres plantés ici et là : moitié jardin d'agrément, moitié verger. Sur une parcelle dédiée, nous avions un potager, rempli de légumes et de fleurs également, c'était complet.

J'habitais dans un village des Landes : notre terrain était assez grand pour contenir des poiriers, des pruniers, des pêchers et des figuiers. Nous étions tout près de la rivière, qui accueillait nos balades en barque, à l'occasion. L'eau arrosait le jardin via les rigoles du système d'irrigation. C'est plus pratique que les arrosoirs, ou les tuyaux qui ne fonctionnent pas, comme le nôtre ! (rires)

On avait de tout, tous les légumes. Mes parents jardinaient ensemble, passionnés tous les deux : ma mère aimait beaucoup les fleurs, qu'est-ce qu'il y en avait ! Je me souviens particulièrement des hortensias, très fleuris, allant du rose au bleu... Le potager était organisé en carrés, avec les fraisiers en bordure. J'aimais bien ces fraises, elles étaient différentes que celles que l'on a maintenant : elles étaient plus petites, mais avec un goût très parfumé !

On était jeune à l'époque : on observait nos parents dans leurs gestuelles, et on les aidait à ramasser les fleurs et les légumes. Petits, on jouait dans la nature, dans les champs environnants. On adorait se laisser rouler dans les terrains en pente, monter aux arbres... Ce sont de beaux souvenirs ! Quand je reviens sur mes terres natales, j'éprouve toujours un peu de nostalgie. J'en suis partie à 20 ans, et n'ai plus eu de jardin depuis. J'ai toutefois gardé ce rapport à la nature, que ce soit la mer, la montagne, la campagne. J'ai beaucoup marché, fait des randonnées avec mon mari, du camping... La Nature est importante pour me ressourcer ! »



Danielle Unger



Pendant les trente minutes de notre entretien, Danielle nous a passionnément décrit les mœurs et particularités de son île natale, la Nouvelle-Calédonie, à grands renforts de documentation. Son récit, très instructif, nous a fait rêver à ce beau pays...

« Le flamboyant est un arbre très spécial en Nouvelle-Calédonie : les vacances d'été étant en novembre, décembre et janvier, ses premières fleurs signent le début des congés. Il devient entièrement rouge, et dans chaque fleur, il y a un pétale blanc qu'on appelle la reine, qui se mange ou s'utilise en colliers. Les bananiers sont particuliers aussi : le régime pend en haut de l'arbre, et pour le récolter, il faut couper le pied du bananier. Par conséquent il meurt, mais est très vite remplacé par de nombreuses pousses. Ici en France, les bananiers ne perdent pas leurs feuilles : elles tombent mais sont toujours remplacées. Il n'y a jamais d'arbres nus, ça m'a surprise quand je suis arrivée ici !

J'avais un beau jardin chez moi à Nouméa, et en Australie aussi chez mon grand-père. Là-bas, en plein Sydney, il y a un jardin botanique grand comme une ville, luxuriant, rempli de plantes, de jeux, de restaurants, c'est magnifique ! Chaque fois que j'y suis allée, c'était différent : les fleurs changent en permanence, c'est toujours une redécouverte.

A Nouméa notre maison était sur les hauteurs, dans la Baie de l'Orphelinat. Il y avait trois paliers : en bas, des cocotiers, des bananiers et un magnifique flamboyant près du logement des domestiques et du lavoir. Sur le deuxième palier, un gros banyan, arbre endémique de la Nouvelle-Calédonie au tronc énorme, constitué de sortes de longs cheveux. Ces mêmes cheveux peuvent prendre racine et faire de nouveaux arbres : il peut ainsi devenir gigantesque en un siècle. On y grimpeait souvent, c'était superbe.

Ma mère, qui adorait les fleurs, avait planté une roseraie, magnifique mais sans parfum. Elle l'entretenait avec l'aide d'un Javanais. Il y avait des zinnias, des becs de perroquet, des capucines qui poussaient superbement bien, et bien d'autres fleurs. Plus loin, il y avait des cacahuètes, qui se ramassent dans la terre comme des pommes de terre.

Enfin sur le troisième palier, une tonnelle accueillait un bougainvillier qui poussait tout seul, une autre soutenait des « pomme-lianes », ou « fruits de la passion » comme on les appelle ici. Des pommes-cannelle également, des fruits verts, ronds et au goût de cannelle. Et au-dessus de la maison, un papayer. Tout cela pousse tout seul, en Nouvelle-Calédonie : il n'y a pas d'hiver, il pleut raisonnablement, sans trop d'humidité, c'est un climat propice.

Ensuite j'ai déménagé en France : quand j'habitais Pérols, j'avais mon petit jardin aussi. J'aime la terre, les fleurs, les voir pousser. Je parle à mes plantes sur mon balcon, il paraît que ça les aide à pousser. Une des premières choses que je fais le matin, c'est d'aller les voir ! »



♥️ Huguette & Lanet ♥️



Sa grande expérience des plantes nous a tenues en haleine pendant près d'une heure! Avec son compagnon à ses côtés, elle nous a transmis moult techniques et astuces de jardinage, et donné un aperçu de sa vie entre la chatoyante île de la Réunion et la froide métropole.

« *M*on père faisait la culture du maïs, de la canne à sucre et du géranium, très prisé par les pharmaciens. Papa avait un grand jardin, il y cultivait du piment toute l'année. J'en ai gardé quelques habitudes : chez moi, il n'y pas un repas sans piment ! Mon grand-père aussi faisait beaucoup de jardinage, des tomates notamment. C'était un grand propriétaire et il avait beaucoup de terrain, beaucoup d'eau aussi. Avec une bonne terre volcanique et de l'eau, tout pousse !

A La Réunion, il y a beaucoup d'arbres fruitiers : manguiers, arbres à litchis, orangers, bananiers, mandariniers, cocotiers, papayers, fruits de la passion, néfliers... Pour les mangues, on trouve plusieurs variétés : les meilleures sont petites, elles s'appellent les « mangues José », et dégagent un parfum perceptible de très loin... Des grosses mangues aussi, rondes, ou allongées. On trouve aussi une variété d'ananas, les « Victoria », petits et très parfumés, contrairement à la papaye, que je trouve fade et peu odorante.

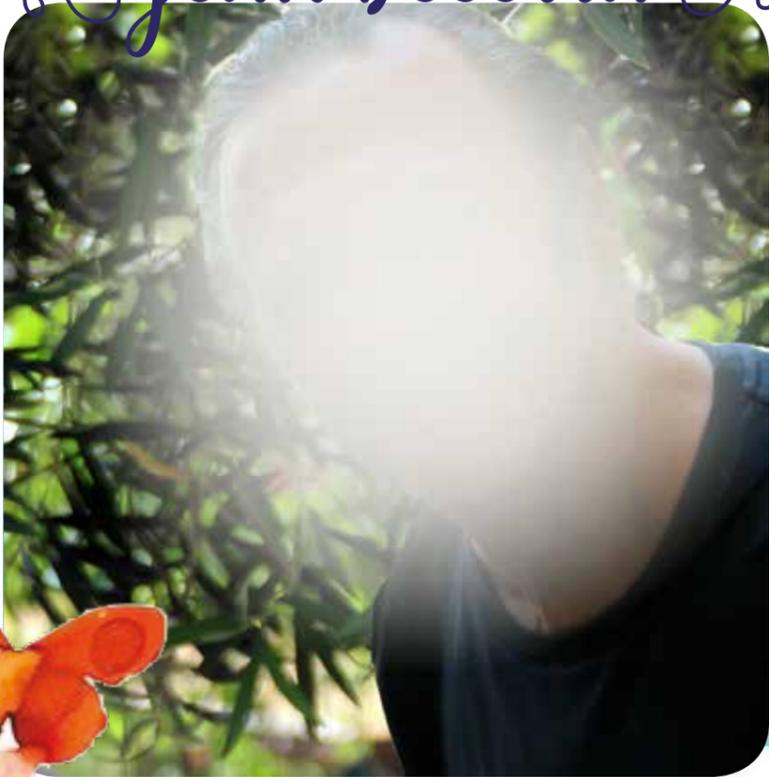
Quand je me suis mariée, j'ai déménagé en métropole, en Côte d'Or : il neigeait quand l'avion a atterri, je n'avais jamais vu la neige, et j'étais en robe ! (rires) Il m'a fallu m'adapter, j'ai été dépaysée par le climat dans ma façon de cultiver, j'ai dû tout réapprendre avec ma sœur, en tâtonnant, en expérimentant, avec l'aide du voisinage. J'avais 2000 m² de terrain.

Le climat est froid en Bourgogne, on commençait donc les cultures au printemps. En hiver on plantait de l'ail. C'est peu répandu mais facile : on plante la gousse puis au printemps, on noue ses feuilles pour qu'elle grossisse, qu'elle ne monte pas en germe. On cultivait des petit-pois également, résistants au gel. Je préférais m'occuper des semis : je trouvais que mon mari ne les faisait pas bien !

Les légumes sont les mêmes à la Réunion et en France, il n'y a que le maïs « que l'on mange » (par opposition au maïs « de culture », qui est donné aux animaux et utilisé pour l'huile de maïs) qui ne pousse pas en Côte d'Or, contrairement à la Réunion. J'ai jardiné toute ma vie, c'est une activité que j'aime particulièrement. C'est agréable de semer ses légumes, de les voir pousser, de les récolter. Même les haricots verts ! (rires) »



Jean Becerra



Jean nous a prouvé par son histoire qu'il n'était nullement nécessaire d'avoir jardiné dans sa vie pour avoir un rapport étroit avec les plantes !
Peut-être les ateliers jardin ont-ils éveillé son intérêt pour cette activité, nous avons en tout cas clos l'interview par des conseils pour ses plantes d'intérieur, apaisant ainsi ses inquiétudes de papa poule...

« *Le jardinage, je n'y connais rien ! Je m'y suis intéressé quand vous avez commencé les ateliers ici, mais je n'ai pas la main verte, on va dire... Par contre j'apprécie les couleurs, les odeurs. Mes grands-parents avaient un jardin avec un figuier, mais ce n'était pas tellement dans la culture de ma famille, de jardiner. J'en ai peu de souvenirs.*

Mes contacts avec la nature, c'était surtout quand je partais en vacances. En Espagne, j'ai été très sensible aux fleurs, à leur beauté et leurs parfums, le jasmin par exemple. J'aimais aussi beaucoup le bougainvillier. J'ai souvenir d'Amsterdam et de ses champs de tulipes, de ses marchés aux fleurs dans lesquels j'aimais me balader. Quand j'étais jeune, j'étais très attiré par tout ça, la beauté des coccinelles, des papillons qui tournaient autour...

Les arbres et les légumes m'attiraient moins, à l'exception toutefois des pins et des cyprès. Je voyais beaucoup de champignons également, quand je me baladais en forêt : mon amie en cultivait, elle m'y a initié.

A l'école, pour devenir décorateur d'intérieur, on apprend quelles plantes placer dans les différentes pièces de la maison. Je me souviens qu'à New-York, j'étais émerveillé par les arbres qu'on avait installés sous les hauts plafonds de certains restaurants ou appartements : on avait l'impression d'être en forêt, c'était magnifique ! Il arrivait qu'on décore les plafonds avec des fleurs, ainsi que les piliers. Avec mon équipe, on accordait la décoration des magasins de vêtements que l'on devait décorer aux fleurs qu'on y installait. Ça m'a inspiré pour la peinture. Ça donne envie, ces couleurs...

Grâce à vos ateliers, j'ai appris à semer, tailler, planter, repoter, etc... Maintenant j'aide les autres, j'arrose, je regarde comment ça pousse. Je n'avais jamais vu la naissance d'une aubergine : très intéressant ! »



♥ Joséphine boccadifuoco ♥



Joséphine
a tenu à écrire elle-même son récit,
préférant le support écrit
à l'interview oral.
C'est donc de sa plume
que son histoire
vous est retranscrite !
Elle nous propose
un voyage à travers le temps
riche en sensations...

« *♥ A*

l'issue de la dernière guerre, les Français furent en manque de beaucoup de choses, mais principalement, de nourriture. Mes parents, qui avaient été séparés pendant un an, peut-être plus, se retrouvèrent avec plaisir et louèrent une maison à l'extérieur du village où je me trouvais un peu dépaysée, loin de mes amies d'enfance.

Mais je ne perdis rien au change, car cette très belle maison à un étage, avec une grande terrasse, était entourée d'un terrain immense sur lequel poussaient des vignes et un grand verger de pruniers, cerisiers, pommiers, poiriers, abricotiers et noyers. Les abricots étaient mûrs à notre arrivée et j'ai souvenir d'une bonne indigestion pour en avoir trop mangé ! Pendant plus de vingt ans, je n'ai plus osé en goûter un seul... Et les cerises ! N'en parlons pas.

Ma mère eut vite pris ses marques : elle acheta pour mon père un livre sur le jardinage, qui lui plut tellement qu'il y passa tous ses moments de loisir... Ma mère, loin de se plaindre de l'abondance de fruits et légumes qu'il produisait, s'organisa pour en vendre dans le village où elle eut bientôt sa clientèle attirée.



Je me souviens des petit-pois cueillis le soir après dix-huit heures, après la grosse chaleur pour qu'ils restent frais jusqu'au lendemain ; j'en mangeais beaucoup et c'était si bon, bien meilleur que cuits avec des oignons ou de l'ail !

Mon père cultivait aussi des pois chiches, juste pour notre consommation, ainsi que des cacahuètes, du maïs de culture pour les animaux, et à pop-corn pour nous.»

Josiane Delangre



Parce qu'elles étaient liées à son amour des plantes, Josiane a gracieusement accepté de nous faire profiter de ses magnifiques broderies fleuries et colorées. L'occasion de se remémorer les heures de jardinage de son enfance, en compagnie de son père !

«  »

J'avais 5 ans quand je suis arrivée dans cette maison dans le nord, on y avait un petit jardin. Je regardais Papa qui plantait des pommes de terre, des radis, des poireaux... Des haricots verts et des haricots beurre, différents par le goût et la taille : on peut les faire pousser indifféremment en hauteur ou par terre. Il avait planté un lilas, également. Petite anecdote : un jour, petite, j'observais mon lilas et j'avais lu dans un livre qu'il fallait le tailler pour qu'il soit plus beau l'année suivante. Alors j'ai décidé de le faire : j'ai commencé à couper, mais... je n'avais aucune expérience de taille ! Mon dieu, quand mon père est arrivé le soir, il était catastrophé : il n'y avait plus de lilas ! (rires) Je l'ai observé l'été suivant, patiemment : une branche, puis deux branches ont repoussé... Lentement, il est redevenu très beau ! Puis les années suivantes, il s'est tout-à-fait remis.

J'ai tout expérimenté au jardin avec Papa, il me prenait pour son fils. J'aimais jardiner. Quand il a été emprisonné, j'ai commencé à jardiner seule : je l'avais beaucoup observé, j'avais donc acquis des connaissances. Je pinçais les tomates, comme je l'avais vu faire.

J'aime bien les fleurs, les roses, mais elles demandent beaucoup d'entretien. A l'époque, on plantait des lys, ça sentait bon... Des « croque-poux » aussi, autrement appelés « groseilles ». On avait des fraises, qu'il fallait pailler. Je ramassais les fruits des bois avec mon mari : mûres, framboises et groseilles... Surtout les mûres, qu'on aimait beaucoup !

A Nice le marché aux fleurs était magnifique. Je peignais beaucoup autrefois, les fleurs notamment : je dessinais les fleurs puis les brodais. A l'époque j'avais un bon coup de crayon, j'aimais mieux le dessin que les mathématiques ! (rires) »

Marcelle & Pascal



Marcelle a participé toute l'année à nos ateliers jardinage, soit en étant active, soit en observant, lorsque ses douleurs articulaires l'obligeaient à rester au repos. Elle nous livre ici ses souvenirs d'enfance liés au jardinage, parfois imprimés comme de pénibles corvées, mais auxquels elle repense aujourd'hui avec le sourire !

« *M*on père avait un jardin, il était passionné par le jardinage et avait plaisir à récolter ce qu'il produisait. Sur un terrain de 1000 m², mes parents ont construit une villa dans les Hautes-Alpes. On habitait à Gap, dans une cuvette balayée par la bise l'hiver, et très chaude l'été... Il neigeait peu l'hiver, les légumes poussaient bien et donnaient abondamment.

Je participais aux récoltes après l'école, avant qu'il fasse nuit. Les haricots verts, mon dieu, quelle galère ! C'était une véritable corvée pour moi de les cueillir... puis il fallait encore les équeuter, des paniers entiers ! Les fraises, c'était plus plaisant à ramasser.

Mon père se levait à 3h du matin pour arroser, parce qu'à cette époque, on arrosait à partir du ruisseau voisin, en créant des rigoles jusqu'au potager : s'il se levait plus tard, il n'y avait alors plus d'eau au ruisseau, car tout le monde y avait déjà puisé l'eau nécessaire à son propre arrosage... Après l'arrosage, il mettait une sorte de bêche plate pour stopper l'arrivée d'eau : cela suffisait car le terrain n'était pas très en pente. Il était fier de voir son travail porter ses fruits, en récompense des efforts fournis en plus de son travail. Quand il était de nuit, avant d'aller dormir en rentrant de son service, il allait arroser son jardin au petit matin.

Mon mari a eu un petit potager aussi, mais j'y ai peu participé. Je n'aimais pas tellement jardiner, j'étais barbée par le ramassage des légumes pendant mon enfance ! (rires) C'était le bonheur de mon père, mais pas vraiment le mien. J'aidais plutôt ma mère à faire de la gelée de coing, des conserves, avec les fruits du travail de mon père au potager.

Néanmoins, je suis ravie aujourd'hui d'avoir ce petit jardin au pied de la résidence : j'apporte mon aide dans la mesure de mes moyens, car j'apprécie que ce soit fleuri et joli ! »

Patricia Rentero



« Je n'ai pas la main verte ! »
Telle a été la conviction de Patricia pendant la première moitié de notre année de jardinage... Une fois ces croyances dépassées, nous avons découvert une personne des plus assidues, toujours fidèle aux rendez-vous jardin, et dotée d'une énergie de rempotage et de bêchage peu commune !

« Je m'y connais peu en jardinage... Quand j'étais enfant, à Saint-Bauzile, la nature autour de la maison faisait office de jardin, mais nous n'avions pas de potager. Je n'ai donc pas hérité de cette culture par ma famille, ni acquis de connaissances spécifiques en la matière.

Je n'ai commencé à jardiner que lorsque je me suis mariée, je ne savais pas très bien m'y prendre ! J'ai planté quelques rosiers dans le jardin de la villa où l'on habitait avec mon mari. J'aimais les rosiers, aussi beaux que parfumés... Ils étaient accompagnés de mimosas et de lauriers roses.

La présence de nos animaux, un chat et un chien, nous empêchait de faire un jardin potager : ils auraient abîmé les légumes en gratouillant la terre ! Le jardin est donc resté décoratif : il me plaisait bien ainsi, même si c'est vrai que j'avais peu de temps pour m'en occuper.

Aujourd'hui j'ai quelques plantes sur mon balcon : certaines sont des plantes aromatiques - de la menthe, du basilic - qui se plaisent beaucoup, car après tout... je ne les cueille pas très souvent pour les cuisiner ! (rires) Et quelques fleurs aussi, parce que c'est bien joli... »



Paulette Perraud



Bourguignonne expatriée dans le Midi, Paulette a tant cotôyé la nature et les travaux agricoles dans son enfance que les souvenirs et gestuelles sont encore bien vivants en elle ! Partage de sensations nées dans la moitié Nord de la France et chez nos voisins Allemands.

« J'

habitais dans la campagne, en Bourgogne dans le village de Fontaines. Nous, les enfants, participions aux activités du jardin. Le mode de culture était différent de celui d'aujourd'hui : on retournait la terre avec une bêche. Mes parents et grands-parents avaient chacun un petit lopin : on cueillait les récoltes, on participait aux plantations, on enlevait les insectes parasites... Il y avait des champs aussi, pour l'agriculture. Peu d'arbres fruitiers, mais de nombreux framboisiers et groseilliers. C'était du bio ! On gardait les cendres du feu qu'on mettait dans le jardin pour fertiliser la terre, et sans doute aussi pour faire fuir certains insectes, comme les escargots et les limaces. Le jardin a beaucoup marqué mon enfance. On cultivait toutes sortes de légumes, qu'on mettait en conserve, pour avoir des réserves pendant la guerre. On plantait des fleurs qui poussent mal ici, dans le sud de la France, parce que la terre est trop sèche : des dahlias. Mais aussi des œillets, des marguerites, des zinnias...

On faisait tout manuellement. Aujourd'hui, les tracteurs remplacent les bœufs ou les chevaux, pour les travaux agricoles. Je me souviens qu'à la saison des foins, on se régalaient lors de nos pauses-goûter dans le pré où l'on travaillait. On coupait le foin et on le laissait sécher, ensuite on le ramassait et on le mettait dans la charrette attelée à un cheval, puis on le stockait pour les animaux. Je craignais la poussière, mais je n'avais pas le choix que de travailler... Ce n'était pas négociable ! Je ne le regrette pas, loin de là.

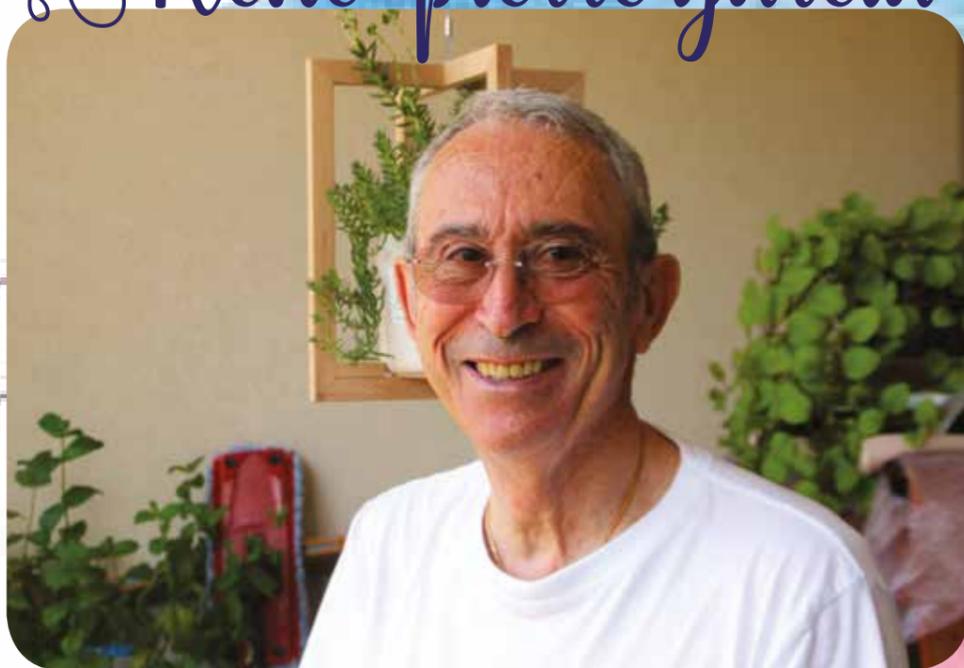
A notre arrivée ici dans le Sud avec mon mari, la verdure me manquait... Quand nous avons pu construire notre maison, nous y avons semé du gazon pour verdifier l'environnement. Mais il n'a pas tenu, il demandait trop d'arrosages, d'ajout d'engrais... Je trouve la garrigue jolie, parce qu'elle est toujours verte, mais on ne voit pas les saisons passer. Elle est toujours la même, identique toute l'année, tandis qu'en Bourgogne, les forêts de chênes, de frênes, de bouleaux, sont variées et changent selon les saisons : leur feuillage évolue.

Nous avons aussi vécu en Allemagne avec mon mari, nous possédions un petit carré de terrain où je plantais une grande quantité de tulipes ! On ne pouvait pas y cultiver de légumes, c'était juste un petit parterre de fleurs. Là-bas il y avait un joli parc avec des arbres et des fleurs, où on aimait aller se promener avec les enfants.

Maintenant ici, tous les matins, je vais observer les jardinières de mon balcon et m'en occuper, c'est une habitude. Je suis heureuse d'avoir été élevée dans la nature, c'est une très bonne chose : cela m'apporte un équilibre précieux. »



René-pierre Garcia



Son enfance en Algérie lui aura laissé des images bien méditerranéennes...

Fèves, figues, olives, aubergines, oranges et autres pépites du Bassin Méditerranéen peuplent ainsi les souvenirs d'enfance de René :

s'il a peu eu l'occasion de jardiner, il n'est pas en reste de saveurs et d'odeurs des bons légumes et aromates d'Afrique du Nord !

« En Algérie, quand j'étais petit, on avait une vigne grimpante et un figuier. Mais on ne faisait pas le jardin : nous n'avions pas assez de terrain, et il nous manquait un accès à une source d'eau. Mes parents ont eu un autre jardin, mais peu cultivé : nous y avons tout au plus quelques cerisiers et quelques rangées de pommes de terre, que l'on coupait en quatre pour avoir plus de germes à replanter.

Dans son jardin dans les Pyrénées Orientales, mon oncle semait des fèves qui poussaient en février/mars. Il y avait des arbres aussi, je me souviens des grenadiers et des noisetiers. C'était un endroit agréable, de taille moyenne, entretenu avec l'aide de son aide-ménagère après qu'il soit devenu trop âgé pour s'en occuper lui-même.

Dans mon jardin j'ai eu quelques fleurs, parce que leur culture est simple, et à ma portée. Vous avez déjà essayé de récolter des haricots verts ? (rires) Il faut se pencher, c'est assez pénible !

Le jardin d'ici, au Pré Fleuri, je n'y descends pas souvent, mais j'ai tenu à laisser ma trace, à donner à ce jardin un petit laurier-sauce, que j'ai planté. Et j'arrose de temps en temps, bien sûr ! »

